

ROUSSEAU, Guildo, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*. Éditions Naaman, Sherbrooke, 1981, 456 p. \$20.00.

Pierre Savard

Volume 36, Number 1, juin 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304040ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304040ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Savard, P. (1982). Review of [ROUSSEAU, Guildo, *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*. Éditions Naaman, Sherbrooke, 1981, 456 p. \$20.00.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 36(1), 123–126.  
<https://doi.org/10.7202/304040ar>

ROUSSEAU, Guildo. *L'image des États-Unis dans la littérature québécoise (1775-1930)*. Éditions Naaman, Sherbrooke, 1981, 456 p. \$20.00

En ce temps où l'histoire se veut plus totale que jamais, l'historien se réjouira de voir enfin paraître une bonne et grande thèse sur un thème capital à l'intelligence des avatars de l'identité canadienne-française, depuis la fin du 18<sup>e</sup> siècle jusqu'au premier tiers de ce siècle. Durant cette période, nous rappelle l'auteur, les oeuvres littéraires de tous genres ins-

pirées des États-Unis «pullulent» et témoignent de l'«attrait américain». On est d'accord avec lui pour parler de «passionnante étude» qui «invite à réfléchir sur l'avenir collectif du peuple». Au sortir de la lecture de cette thèse, on comprend mieux la relation ambiguë et fondamentale entre l'homme d'ici et le reste du continent, tout comme avec le monde moderne qui s'y est épanoui sans entraves.

Ne reprochons pas à l'auteur de ne pas apporter ce qu'il n'a pas promis, soit une étude globale de l'image des États-Unis au Québec à travers toutes les sources. D'autres viendront après lui et ils auront le bonheur de s'appuyer sur une analyse qui force l'admiration par la documentation, la structure et la limpidité de l'exposé.

1775 comme *terminus a quo* d'une thèse littéraire a de quoi surprendre. Cette grande date de l'histoire événementielle marque-t-elle un tournant dans la conscience littéraire des États-Unis? L'auteur ne nous le démontre pas. Quant au *terminus ad quem*, soit vers 1930, il se défend mieux. Dans le Québec des années de la Crise, on entend des voix moins nombreuses sur les États-Unis et le ton change un peu. Le géant est ébranlé tandis que les Canadiens ne vont plus s'y perdre: le mythe s'estompe au profit de la connaissance plus directe quand ce n'est de l'indifférence et de l'ignorance tout court. Avec la même allégresse qu'auparavant, les «clercs» québécois pointent alors leurs batteries vers d'autres cibles: les éternels «Anglais», les communistes, les gauchistes, les séparatistes, les fédéralistes puis les anti-étapistes, sans oublier les Français qui après nous avoir abandonnés pendant deux siècles, se sont mis à trop prendre soin de nous. Ajoutons qu'on ne finit pas de s'étonner de la naïveté navrante avec laquelle nos intellectuels redécouvrent périodiquement leurs racines continentales! Sommes-nous à la fois trop proches des États-Unis par le genre de vie et trop loin par la langue pour savoir peser lucidement le poids qu'ils exercent sur notre collectivité?

Durant la longue période qu'il a le mérite d'étudier, l'auteur ne laisse pas les arbres lui cacher la forêt. Sa première partie évoque le mirage américain. Les États-Unis sont le pays de la liberté pour les nationalistes-libéraux du 19<sup>e</sup> siècle. Analyse pleine de finesse et proche des textes. On pourrait tout au plus reprocher à l'auteur de lire république américaine là où les poètes ont peut-être voulu dire république à la française (de 1830) ou république quelque peu idéale, moins vulgaire que celle de Jackson. Cette partie nous vaut des pages colorées sur les paysages du Far West, l'empire français de l'Amérique évanoui, et les brigands américains du 19<sup>e</sup> siècle. Un chapitre est consacré au mythe de la richesse matérielle américaine et aux premières vagues d'américanisation du genre de vie et de l'esprit. L'historien trouvera ici beaucoup à glaner à condition de rester attentif à la chronologie. Par exemple, un des textes-clefs du chapitre, est l'*Homme tombé* de Harry Bernard publié en 1924.

Les deuxième et troisième parties de l'étude s'intitulent «le combat contre l'Amérique» et «la revanche finale». Tous les thèmes des malheurs engendrés par le mirage américain y défilent: l'or maudit de la Californie au milieu du 19<sup>e</sup> siècle, l'«abîme des factoreries», le matéria-

lisme, l'inculture des Américains et leur brutalité envers les Amérindiens, les Noirs et les Cubains. Les écrivains se mobilisent volontairement pour endiguer ces fléaux. L'auteur montre, à partir de 1880, comment le courant patriotique cherche à culpabiliser les «déserteurs». Certains auteurs ne manquent pas de dénoncer l'invasion économique du Sud tandis que d'autres, et non des moindres connaisseurs des États-Unis, comme Tardivel ou de Nevers, annoncent l'éclatement imminent de l'Union. Mais le salut existe sans cataclysme. Être supérieur par la vraie foi qu'il professe et par sa grandeur morale, le Canadien français résistera aux tentations sudistes aux mille visages. Les États-Unis pourront entamer l'avoir des Franco-qubécois; ils ne terniront jamais leur être profond. Dans cette dernière partie qui s'achève comme un grand opéra, on se surprend de trouver si peu de place à un des grands articles du contentieux Canadiens français - Américains, soit l'attitude du clergé irlandais face aux Franco-Américains entre 1890 et 1930. Les romanciers québécois semblent rivos au conflit protestants/catholiques, probablement parce que le stéréotype de l'Américain est celui d'un protestant. Rien non plus sur le catholicisme américain qui se développe de façon spectaculaire pendant la période étudiée ici. Sans doute parce qu'il propose un modèle de rapports avec l'État et une conception du patriotisme tout autre que ceux du Canada français.

Cette thèse si riche de documentation et de réflexion est à placer dans le rayon trop mince des travaux sérieux sur le sujet avec celui, précurseur, du regretté Benoît Brouillette et les autres, plus récents, de Yolande Lavoie et d'Yves Roby. La bibliographie de l'auteur et la liste de ses sources, fort bien classée, constituent un modèle du genre. On se prend à souhaiter que toutes les thèses fassent preuve d'un tel souci d'exhaustivité documentaire. Les oublis sont rares comme celui de Jacques Cotnam: «Americans viewed through the eyes of French-Canadians» paru en 1973 dans le *Journal of Popular Culture*. On a parfois l'impression que l'auteur a lu rapidement ses sources. Il aurait pu tirer davantage des analyses de Mason Wade. Il fait l'honneur à l'auteur de ces lignes de citer son article sur trois journaux québécois face à la Guerre de Sécession et en conclut que les Confédérés «recueillaient la sympathie de l'élite du Bas-Canada». Les trois feuilles publiques étaient de la ville de Québec. L'élite du Bas-Canada n'était pas unanime: on n'a qu'à lire les pages violemment anti-sudistes et pro-nordistes du *Pays* de Montréal à cette époque. On s'étonne aussi de trouver dans la liste des «thèses consultées pendant notre recherche» une thèse de doctorat de Robert Dickson de 1970 qui n'a jamais été achevée et dont le sujet fut déposé à cette date à Laval. Dans le *Voyage* de Garneau, l'auteur aurait trouvé quelques pages sur les États-Unis qui vont de l'émerveillement de la jeunesse à l'attitude plus réservée des années 1850.

Le livre se termine sur un couplet qui reprend les accents de l'*Action française* des années 1920. L'auteur va jusqu'à citer un «appel, à peine voilé, à la violence» du «bon prêtre» Groulx. À lire le texte de plus près, on retrouve le discours groulxien qui mobilise avant tout pour des luttes symboliques et morales. L'auteur est sur terrain plus sûr quand il affirme que «les dimensions de la présence francophone en terre d'Amérique ne

peuvent plus être celles d'hier». Nos contemporains pour lesquels le savant fait preuve d'une sollicitude qui l'honore ont soif d'une liberté pluri-dimensionnelle qui déborde largement celle de l'*Action française* des années 1920. Si les «clercs» québécois sont plus sonores que jamais, le «peuple» continue largement de leur échapper. Il ne prend plus le chemin des États: il cherche plutôt à réaménager de façon bien contradictoire sa «Presqu'Amérique». Et il continue d'écouter des voix beaucoup plus variées que celles de Maria Chapdelaine et des auteurs qui dominèrent la littérature québécoise pendant si longtemps.

*Département d'histoire  
Université d'Ottawa*

PIERRE SAVARD